Zeitschrift: Zürcher Student : offizielles Organ des VSETH (Verband der Studenten an der ETH Zürich) & des VSU (Verband Studierender an der Uni)

Herausgeber: Verband der Studenten an der ETH Zürich VSETH ; Verband Studierender an der Uni VSU

Band: 13 (1935-1936)

Heft: 1

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOTHEK ZÜRICH

ZÜRCHER STUDENT

Offizielles Organ der Studentenschaft der Universität Zürich
und des Verbandes der Studierenden an der
Eidg. Technischen Hochschule

XIII. Jahrgang (jährlich 10 Nummern) Heft 1 April 1935

INHALT

Ernst W. Hulftegger: Dies Academicus . . . Seite 1
Louis-Dominique Girard: L'Université en détresse . . . . . „ 3
Helmut Suter: Wir und Deutschland . . . „ 9
Margrit Wanner: Deutschland und wir . . . „ 14
Bruno Meyer: Achte jedes Mannes Vaterland „ 17
J. D. Rose: English University life II . . . „ 22
Richard Philipp: Lesesaal . . . . . „ 25
Bücherbesprechungen . . . . . „ 31

Verlag von Müller, Werder & Co., Wolfbachstraße 19, Zürich

Schon als Student

sollten Sie daran denken, sich durch Abschluß von **Unfall- und Lebensversicherungen** gegen die materiellen Folgen von Unglücksfällen zu schützen. Sie sichern sich dadurch gegen Zufälle, die Sie am erfolgreichen Abschluß Ihrer Studien hindern könnten. Diesen Schutz gewähren wir Ihnen gegen mäßige Prämie. Verlangen Sie kostenlose Zustellung unserer Prospekte.

Winterthur

Schweizerische Unfallversicherungs-Gesellschaft in Winterthur, Tel. 22.111

Lebensversicherungs-Gesellschaft, Telefon 22.115

Die 5 Zürcher Brauereien empfehlen ihre gehaltvollen Biere

BRAUEREI A. HÜRLIMANN AG. ZÜRICH
BRAUEREI HALDENGUT, WINTERTHUR
WEBER & CIE, BRAUEREI WÄDENSWIL
LÖWENBRÄU ZÜRICH AG. ZÜRICH
BRAUEREI USTER, P. BARTENSTEIN AG.

ZÜRCHER STUDENT

OFFIZIELLES ORGAN DER STUDENTENSCHAFT DER UNIVERSITÄT ZÜRICH UND DES VERBANDES DER STUDIERENDEN AN DER EIDG. TECHN. HOCHSCHULE

XIII. Jahrgang, Heft 1 — April 1935

Preis der Einzelnummer Fr. —.50 Jahresabonnement Fr. 5.—

REDAKTION: Max E. Eisenring, Scheuchzerstr. 65, Zürich 6

VERLAG: Müller, Werder & Co., Wolfbachstraße 19, Zürich

DIES ACADEMICUS.

Am 29. April jährt sich die Stiftung unserer Universität zum 102. Male. Eingeleitet wird der Dies academicus durch den Fackelzug der Studentenschaft, ein Zeichen des Dankes dem Zürcher Volk, durch dessen Willen unsere Universität besteht. Damit verbunden wird dieses Jahr eine Ehrung des zurücktretenden Erziehungsdirektors, Herrn Regierungsrat Dr. O. Wettstein, für seine Verdienste um Universität und Studentenschaft.

In der heutigen, schweren Zeit wollen wir nicht große Feste feiern, sondern in einfacher Form unserer Freude darüber Ausdruck geben, daß wir eine Stätte der Wissenschaft wie unsere Alma mater besitzen, verbunden mit dem Willen, an einer gesunden Entwicklung derselben weiter zu arbeiten.

Unsere Zuversicht auf ihr Gedeihen ist im Bild der diesjährigen Festplakette symbolisch dargestellt. Sie wurde wieder durch einen Studenten, H. Reimann, entworfen.

Festordnung:

Sonntag, den 28. April, 20—20.30 Uhr: Sammlung aller Studierenden beim Platzspitz zum allgemeinen Fackelzug.

Montag, den 29. April, 10 Uhr: Festakt in der Aula der Universität. Der Rektor, Herr Prof. Dr. H. v. Meyenburg, wird sprechen über das Thema „Medizinstudium und Universität". Zirka 200 Eintrittskarten werden vom Rektorat den Studierenden zur Verfügung gestellt. Bezug auf der Kanzlei.

Montag, den 29. April, 14.15 Uhr: Umzug der Verbindungen.
Marschroute: Utoquai — Quaibrücke — Bahnhofstraße — Bahnhofbrücke — Limmatquai — Bellevue — Rämistraße — Universität.

Das Bankett fällt dieses Jahr aus.

Organisation des Fackelzuges:

Sonntag, den 28. April, 20—20.30 Uhr Sammlung aller Studierenden zum allgemeinen Fackelzug beim Platzspitz. Ausgabe der Fackeln beim Eingang gratis gegen Vorweisung der Plakette.
Punkt 20.30 Uhr Abmarsch.

Zugsordnung: 1. Musikkorps — Corporationen — 2. Musikkorps — Nichtincorporierte.
Marschroute: Bahnhofstraße — Bürkliplatz — Quaibrücke — Bellevue — Rämistraße — Universität.

Zirka 21.30 Uhr: Feier vor der Universität:

Allgemeiner Kantus „Burschen heraus".
Ansprache von Kommilitone Rudolf Schäfer, med., Präsident der Studentenschaft.
Entgegennahme des Fackelzuges durch Herrn Regierungsrat Dr. O. Wettstein.
Allgemeiner Kantus: „Gaudeamus igitur".
Bei der zweiten Strophe erfolgt der Abmarsch zur Wässerwiese, wo die Fackeln zusammengeworfen werden.

Marschiert wird in Dreierkolonne. Die Fackeln sollen erst beim Abmarsch entzündet und aufrecht getragen werden, damit sie nicht zu rasch niederbrennen. Es sollte Ehrenpflicht eines jeden Studierenden sein, am Fackelzug teilzunehmen. Die Plaketten, die dazu berechtigen, werden durch Studentinnen verkauft und können auch bei der Zentralstelle bezogen werden.

Ernst W. Hulftegger.

L'UNIVERSITE EN DETRESSE.

Un voyage récemment entrepris dans l'Europe du Sud-Est, pour y maintenir les contacts de l'Entr'aide Universitaire Internationale, nous a donné l'occasion d'entrer en relations avec les étudiants et les professeurs. Nous avons interrogé. On nous a répondu. On a formulé devant nous des critiques et des désirs. Nous avons pu nous faire une idée des difficultés qu'éprouvent les milieux universitaires et nous en voulons donner un aperçu général aux lecteurs de cette revue.

Mais d'abord qu'on nous entende bien. L'Europe du Sud-Est ne nous est qu'un prétexte à exprimer ce que suggère une situation qui est universelle. Parce que les pays d'où nous revenons ont un passé plus récent que d'autres comme nations, parce que leur structure sociale est différente, parce qu'il y a chez eux quelque chose de primitif que l'âge ne dissimule pas comme ailleurs, on comprend mieux et plus vite. Voilà tout. D'autres expériences, en effet, faites dans d'autres pays, nous ont inspiré les mêmes considérations.

Hier et Aujourd'hui.

Dans un monde qui change, l'esprit des hommes est sujet à des évolutions, l'aspect des choses se modifie et les moyens dont l'homme dispose pour exercer son influence sur le milieu extérieur environnant subissent la loi commune de cette métamorphose.

Simple observation destinée à préciser le sens de mes remarques comparées à celles que firent d'autres voyageurs quand ils parcoururent dans les années qui suivirent immédiatement la guerre, les pays auxquels il est fait allusion. Il semble que ce qui les avait alors frappés, c'est le déséquilibre moral et matériel engendré par la guerre. Les blessures ouvertes ne s'étaient pas refermées. L'université avait perdu au cours des hostilités le sens de sa mission. Les élites intellectuelles restaient hébétées en face de l'ampleur et de la profondeur de la catastrophe. Ressortissants de nations étrangères et hostiles, on n'avait eu de contacts qu'armés.

Tout était à rebâtir. Sur un monde démoli, un chantier de construction s'établit.

L'Entr'aide Universitaire Internationale a pris sa part à l'œuvre générale d'édification. Mais ce n'est pas le lieu d'examiner les efforts qu'elle a déployés avec un rare bonheur.

Le passé est acquis. C'est le présent qu'il nous faut envisager pour découvrir le sens de l'avenir.

Devant les Faits.

Notre constatation est faite d'amertume.

Le bel élan qui existait il y a quinze années n'existe plus. L'ardeur de construire a fait place au découragement. La croyance en un monde nouveau, qui serait meilleur et pacifique, a vite été déçue, et d'autant plus qu'on avait placé son idéal très haut.

Au déséquilibre du lendemain de la guerre a succédé, sans transition, le déséquilibre économique. Au désarroi moral des individus s'est ajoutée une dépression physique. Et dans des corps débilités les cerveaux divaguent. Qu'on nous permette de citer le cas de cet étudiant qui écrit au recteur de son université pour l'informer qu'il est vendeur de son corps. Qu'on lui donne de quoi traîner son insupportable vie une année encore. Qu'il ne soit pas dit qu'il est né et qu'il est mort sans avoir pris conscience de son existence. Il appréciera une vie qu'il saura mesurée, et après, que son corps aille servir aux expériences des savants.

Qu'on ne nous dise pas que l'auteur de cette requête, candidat au suicide, est un isolé. Ils sont légions, ceux que le suicide tente, et s'ils ne vont pas jusqu'à le réaliser, c'est souvent que la tuberculose se jette sur eux et les étreint jusqu'à la mort.

La misère extrême est en effet ce qui saute aux yeux de l'observateur.

On a dit qu'il serait désastreux pour l'avenir de la civilisation que le rapprochement entre intellectuels et ouvriers se fasse uniquement dans la misère et le chômage. Il semble malheureusement qu'on en soit arrivé là.

Par quelle voie? Par un contre-sens fatal concernant le rôle des Universités. Celles-ci loin de retrouver la tradition

de leur passé et leur vraie raison d'être se sont laissées emporter par une optique entièrement fausse.

Dans les nouveaux Etats issus des traités de paix, des couches nouvelles de la population se sont emparées du pouvoir, ont pris les leviers de commande. Au début, il a fallu remplir les cadres administratifs, l'Université a distribué les connaissances techniques indispensables à ces nouveaux fonctionnaires. Mais au lieu de limiter au besoin de la consommation de l'Etat la production de ces diplômés, on a laissé ouverte toute large la porte donnant accès à l'enseignement supérieur.

Le paysan, dans ces pays agricoles aux prises avec les difficultés économiques, a vu là une possibilité pour son enfant. La gratuité des études universitaires, qui est la règle le plus souvent, l'a induit en tentation et en erreur. L'illusion d'une carrière dans l'Etat ou dans les professions libérales a ébloui son esprit préoccupé d'une surproduction de produits qu'il ne peut écouler, dont il ne peut „faire de l'argent". Le paysan a fait les sacrifices nécessaires, pour envoyer son fils à l'école secondaire puis il l'a envoyé „à la ville", souvent dans la capitale.

Déraciné, l'enfant s'est trouvé isolé, sans un sou, ses vêtements usagés, son estomac insatisfait. La faim l'a tenaillé, l'odeur fétide de la chambre où il vit avec un, deux et quelquefois trois camarades dans son cas l'a imprégné. Il est devenu un terrain favorable pour les microbes, un candidat à la maladie.

Un seul espoir luit devant son regard que la fièvre dévore: une place, trouver une place. Mais comment? Il n'y en a plus.

Qu'importe la culture désintéressée, les connaissances abstraites à ceux-là qui n'ont même plus le pain dont ils étaient assurés en restant sur leur terre. Ce qu'il leur faut, c'est arriver, arriver vite.

Ce qu'ils ont demandé à l'Université, c'est d'être une fabrique de techniciens. De bons avocats, de bons médecins, de bons chimistes, voilà ce que tous ils veulent être. Chacun avec la pseudo-éducation qu'il a hâtivement reçue n'a pas d'autre souci que de percer, se faire remarquer. Peu nombreux sont ceux qui assimilent ce que leur enseignent des maîtres

éminents. Aucun n'est apte à faire autre chose que ce pour quoi il s'est destiné.

Ainsi l'Université est devenue la société anonyme qui dispense un capital amoindri de culture chez des individus déclassés, aux appétits égoïstes, et qui entendent en percevoir l'intérêt sur l'Etat. L'Etat obligé de faire face partout à la fois, ne peut pas satisfaire cette clientèle jeune, remuante et exigeante, qui va chaque année grossissant.

La politique alors s'en mêle. Les passions se découvrent. La violence devient le moyen d'expression de la vie quotidienne. Né de la légitime fierté d'une indépendance récente et d'une situation politique incertaine, le nationalisme s'exaspère, il revêt des formes diverses à commencer par l'antisémitisme qui est sa forme la plus banale. La camaraderie est empoisonnée par les suspicions d'un perpétuel procès de tendances.

Ce ne sont plus à l'Université de simples chahuts, conformes à la plus haute et la plus saine tradition. Ce sont de vraies bagarres, des émeutes. Que les portes de l'Université soient ouvertes ou fermées, le sang coule et chaque parti enlève ses morts après la bataille.

Le rôle de l'Université.

On est allé de crise en crise, de destruction en destruction.

L'Université a sa part de responsabilité dans cette catastrophe, part d'autant plus grande que gardienne des valeurs de l'Esprit, elle est responsable des élites.

Par là, nous touchons au problème le plus angoissant de notre époque. Notre temps brisant avec des formes périmées n'a pas encore façonné une société. Nous sommes la proie d'un nouveau mal du siècle. Nous avons en notre pouvoir les merveilles dont la science nous permet de disposer. Mais notre société richement douée de possibilités matérielles ne sait pas comment les utiliser ou les utilise à tort et à travers. Notre société au service de la matière a relégué au dernier plan sa préoccupation qui devrait être essentielle. L'homme a été anéanti par la science et la machine qui auraient dû le libérer.

Au lieu d'être, comme à de grandes heures de l'Histoire, des centres de pensée philosophique, de travail désintéressé

et de culture générale, les Universités se sont transformées en appareils distributeurs d'experts et de techniciens. On a renoncé à préparer des hommes aptes à s'adapter aux conditions diverses de la vie. On a fabriqué en série des candidats à une situation toute faite. L'Université n'a pas opposé de résistance à son industrialisation.

Il semble que ce soit sous la force du nombre que l'Université est arrivée à renier sa mission.

L'idéal démocratique qui pousse les enfants vers l'instruction n'a pas été compris comme il faut. Le surpeuplement des Universités et le chômage des intellectuels viennent de là.

Résoudre le problème de l'éducation est à la base de toute tentative de reconstruction de notre société moderne. Dispenser le savoir n'est pas synonyme de le gaspiller. Il faut que chacun l'utilise dans la société, à sa place, au mieux des intérêts de la collectivité. La société doit distribuer le savoir entre les citoyens pour qu'ils la servent, et non pour qu'ils s'en servent. Il faut rendre à chacun la notion juste de ce qu'il apprend. Du haut enseignement des Universités, dont la fin est de ne pas en avoir, la foule a fait un outil destiné à satisfaire ses appétits qui demandent à être rassasiés. Tout a été faussé. On a voulu voir dans la culture un moyen d'arriver à une situation matérielle meilleure, on n'a plus compris ce qu'est la culture et on a abouti au chômage avec ses conséquences, tout en acquérant des goûts et des besoins de plus en plus difficiles à contenter.

Nous parlons de pays qui sont agricoles. Le paysan a quitté la terre qui est son gagne-pain, il est venu à la ville dont l'éclat l'a ébloui, ses études l'ont rendu exigeant. Muni d'un diplôme, il croit qu'il jouit d'une hypothèque sur une place: il n'en trouve pas, ou si on lui en offre une à la campagne, il la refuse. Dès lors, c'est la misère.

Cinq cents médecins attendent à Belgrade pour exercer une science dont la Yougoslavie aurait besoin. Trois cents jeunes gens se destinent à Sofia à exercer l'art dentaire sans savoir si jamais ils en auront l'occasion. A Bucarest, il y a un avocat pour 140 habitants, qui s'efforcent d'être le moins souvent possible en procès.

Conséquence d'une faillite.

Dans un monde où la circulation des biens et des idées pourrait être facilitée par la vitesse des procédés de locomotion et de transmission, en même temps que la crise économique paralyse le marché des produits, l'Université a renoncé à son rôle. Pour être plus exact, disons qu'elle n'a plus été à même de le remplir. Le nombre de leurs élèves a empêché les maîtres d'exercer une influence sur eux, d'avoir encore des contacts avec leurs étudiants. Ceux-ci ne considérant plus leurs études qu'en fonction d'une carrière future ont manifesté moins d'intérêt pour l'ensemble des connaissances dont le champ s'ouvrait à eux. Manque d'intérêt, manque de curiosité, les étudiants n'ont plus appris que le minimum indispensable à l'obtention d'un diplôme. Les conditions de la vie d'aujourd'hui justifient jusqu'à un certain point cet état d'esprit. Le résultat est là, dans tous les cas, et il est déplorable.

D'autant plus que le goût des idées générales, le sens d'une culture humaine étant peu à peu remplacé dans l'enseignement par une énumération de détails techniques et immédiatement utilisables, seul l'intérêt égoïste est resté dominant. Chacun a sa spécialité. On ne rencontre plus guère d'esprits tourmentés par des idées universelles comme aux époques brillantes de la chrétienté, de l'humanisme, du classicisme ou au siècle des lumières. Le monde, sous l'emprise de deux catastrophes successives a perdu la préoccupation et le sens de ce qui est commun à tous les hommes.

Et les hommes pour combler ce vide, ce vague à l'âme, ont inventé des mystiques égoïstes; ils ont élevé des douanes protectrices, imaginé les bases d'un Etat totalitaire à l'objectif égocentrique. La misère psychologique s'est surajoutée à la misère matérielle, l'une soutenant l'autre.

Comment s'étonner après cela que des relations internationales raisonnables deviennent chaque jour plus difficiles? En grande partie, l'avenir de la communauté internationale dépend des élites que les Universités façonnent. Si l'Université trahit sa tâche comment conserver l'espérance?

Notre premier devoir est, sans conteste, de rendre à l'Université conscience de sa dignité.

L'Université brillait d'un grand éclat quand elle se proposait comme mission le développement de la personne humaine et de ses qualités spirituelles. Les Universités faisaient la culture de leur siècle quand elles avaient un idéal humain. Aujourd'hui c'est le siècle qui fait la culture des Universités. Il ne faut pas le tolérer davantage.

Louis-Dominique Girard, Secrétaire général adjoint de L'Entr'aide Universitaire Internationale.

WIR UND DEUTSCHLAND.

Wir drucken nachstehend drei Entgegnungen auf den Artikel Werner Köngs „Wir und Deutschland", die aus teils verschiedenen, teils gleichen Gesichtspunkten zur Ablehnung des Köngschen Standpunktes gelangen.

Die Red.

In schweizerischen Tageszeitungen kann man es lesen, und Wahlredner und Literaten verkünden es im Brustton der Überheblichkeit: das Schlagwort von der „Mission" der Schweiz, die deutsche Kultur vor den Deutschen zu retten. Auch in diese Zeitschrift hat sich neulich jener Ruf verirrt. Sogar das Weltgewissen oder zum mindesten Europa wurde angerufen, gegen die „unbestreitbare Tatsache" des kulturellen Niederganges im deutschen Reich Stellung zu nehmen, und da die Worte der Rufer zu diesem Streite in der Wüste zu verhallen scheinen, wurde nach berühmten Mustern konstatiert, daß „das Abendland mit stiller Resignation seinem eigenen Untergang zusehe".

Trotzdem man sich der Gefahr aussetzt, zu den „ewig Relativen" gezählt zu werden, die „allem und jedem zwei Seiten abgewinnen können" — was vielleicht immer noch besser ist, als zu eindeutige Einseitigkeit —, soll hier die Anmaßung zurückgewiesen werden, die in jenem Aufrufe liegt, und so etwas wie eine Rechtfertigung Deutschlands unternommen werden, obwohl dies voreilig ist, da der deutsche Versuch einer Umwertung der Werte kaum erst begonnen hat und beim besten Willen noch nicht zu erkennen ist, wo er enden wird. Es ist ja immer ein gewagtes Ding, über Dinge zu urteilen, die weder ihre historische Rechtfertigung, noch eine entscheidende Niederlage erlebt haben. Die einzig mögliche Haltung gegenüber

unserem Nachbar wäre heute eigentlich das neutrale Abwarten der Geschehnisse. Da aber diese Neutralität zu einer Art „Attest für unsere Schwerfälligkeit" gestempelt wurde, was sie durchaus nicht ist, soll hier Stellung bezogen werden, und zwar lediglich deshalb, um zu zeigen, daß diese nicht notwendig gegen Deutschland gerichtet sein muß. Die Apriori-Ablehnung, die die deutsche Entwicklung heute außerhalb der Reichsgrenzen erfährt, ruft dieser Richtigstellung sogar. Sie ist psychologisch allerdings genau so gut erklärlich wie die Vorgänge in Deutschland selbst. Gewisse Begriffe der französischen Revolution sind nun einmal so sehr Allgemeingut geworden, daß jene, die sie am lautesten verkünden zu müssen glauben, nur allzu sehr geneigt sind, zu vergessen, unter welchen Opfern an Blut sie zu ihrer Zeit in Umlauf gesetzt worden sind.

Der Versuch einer Ehrenrettung des heutigen Deutschland fällt nicht leicht. Hauptsächlich deshalb nicht, weil in diesem Lande selbst ein Dilettantismus und ein charakterloses Mitläufertum sich ausbreitet, das aus dem ursprünglichen revolutionären Willen eine Karrikatur macht. Kein Außenstehender weiß, was heute in Deutschland mit und was gegen den Willen der führenden Gruppe oder gar des Kanzlers geschehen ist und noch geschieht. Wer die internen Kämpfe zwischen evolutionären und revolutionären Nationalsozialisten, die sich dauernd verschärfen, mit offenen Augen verfolgt hat, der wird die einzelnen Äußerungen des neuen deutschen Lebenswillens vorsichtig bewerten und ihre Aufbauschung durch die starken und zahlreichen gegnerischen Gruppen auf jenes notwendige Maß bringen, das die Dinge in ein richtiges Verhältnis setzt.

Noch eine zweite Tatsache erschwert eine solche Ehrenrettung. Deutschland ist seit Jahren immer und immer wieder der Staat, der die innereuropäische Politik entscheidend beeinflußt, dies leider aber in dem Sinne, daß es dauernd mit dem Anspruch auf Revision des status quo aufzutreten gezwungen ist. Diese dauernden Revisionsansprüche stempeln das Land zum europäischen Querulanten und machen es zu einer Art Kinderschreck aller Völker, da diese es naturgemäß lieben, ihren Geschäften in Ruhe nachgehen zu können. Nun gibt es zwar Leute, die das deutsche Querulantentum für einen imma-

nenten Charakterzug dieses Volkes halten. Aber selbst jene müssen zugeben, daß man von außen jederzeit alles getan hat, um diesen Charakterzug nach Kräften zu fördern. Besonders der politisch absolut mißlungene Versailler Vertrag hat sich hierin als vortreffliches Instrument erwiesen, und seine Revision, die nicht erst heute und nicht erst seit kurzem als notwendig erkannt worden ist, ist durch ein schrittchenweises Vorgehen jeweilen gerade soweit gefördert worden, daß sich genau voraussagen ließ, wann das europäische enfant terrible das nächste Mal einen Revisionsanspruch anmelden würde, mit dem es sich naturgemäß die wenigen Sympathien von neuem verscherzen mußte. Diese hat es nun heute wirklich bereits in dem Maße verloren, daß es fast einer längeren Entschuldigung bedarf, wenn man es wagt, Deutschland ernst zu nehmen. Wenn man aber gar der Meinung Ausdruck gibt, daß jene Politik des Auslandes nicht nur der europäischen Politik und Zusammenarbeit in wirtschaftlichen Dingen, sondern zuletzt gar ihren Urhebern selbst am meisten geschadet hat, so wird man sich wahrscheinlich auch in der Schweiz den Ruf eines germanophilen Ketzers zuziehen.

Was verlangt Deutschland, notabene ein Sechzigmillionenvolk in der Mitte Europas? Gleichberechtigung. Eine von ihm aus gesehen durchaus natürliche und berechtigte Forderung, die es notgedrungen solange erheben muß, bis es sie erreicht hat. Daß es sie eines Tages wieder erreichen wird, daran konnte wohl nie ernsthaft gezweifelt werden. Was geschieht aber nun jedesmal, wenn dieser Anspruch geltend gemacht wird? Ein Schrei der Entrüstung geht durch ganz Europa, eine agitatorisch geschickt ausgenutzte Flut des Unwillens gegen diesen Ruhestörer regt sich, und schließlich wird daraus ein kleines Zugeständnis geboren, das für Deutschland selbst lediglich als appetitanregendes Mittel wirkt und es nach außen als unersättlich erscheinen läßt. Die direkte Folge dieses Vorgehens ist außerdem die Auslösung der deutschen Revolution und der Sieg des Nationalsozialismus gewesen. Daran kann für Kenner deutscher Verhältnisse heute kein Zweifel mehr sein. So wurde durch die Politik des Auslandes immerhin das bemerkenswerte Resultat erzielt, dieses Volk in eine einheitliche

Marschrichtung und unter ein einheitliches Kommando zu zwingen. Daß dies, wenn einmal begonnen, sehr gründlich geschehen würde, war vorauszusehen, wie es ebenso vorauszusehen ist, daß diese Umstellung von Dauer sein wird, so daß nach Ansicht des Schreibers dieser Zeilen „die einzig berechtigte Aufgabe der deutschen Emigration, die geistige Vorbereitung zum Sturze dieses Systems", selbst die geforderte schweizerische Unterstützung vorausgesetzt, höchstwahrscheinlich ein nutzloses Unterfangen sein und bleiben wird.

Ist das heutige Deutschland wirklich eine geistige Wüste? Die Beantwortung dieser Frage kann heute lediglich nach unsachlichen und von subjektiven Gründen diktierten Einfühlungen gegeben werden. Denn wer kann sich heute schon anmaßen, ein gültiges Urteil über die deutschen Vorgänge zu besitzen? Vorläufig sind da nur Vorurteile möglich. Das große und entscheidende Erlebnis des Weltkrieges zum Beispiel hat erst etwa nach einem Jahrzehnt die entsprechende Verarbeitung in der Kunst gefunden. Weiter steht fest, daß vor der Zeit der nationalsozialistischen Machtergreifung das Chaos auf dem kulturellen Gebiet bereits komplet war, so daß es nichts besagt, wenn dieser Zustand heute noch nicht überwunden ist. Seien wir doch ehrlich und geben zu, daß wir uns in der Schweiz in einer nicht viel besseren Lage befinden. Und ausgerechnet wir sollen berufen sein, die deutsche Kultur mit Hilfe der Emigranten vor den Deutschen zu schützen? — Niemand wird heute den Deutschen den Beweis eines Willenseinsatzes absprechen, wie man ihn selten erlebt hat, und dieser Wille wird auch eine Umwertung auf kulturellem Gebiet mit sich bringen, die nicht notwendig nachteilig sein muß. Man umschreibt die deutsche Haltung von kompetenter Seite folgendermaßen: „Es kommt heute nicht darauf an, sich neben den Ereignissen zu halten und sie geistreich zu glossieren, vielmehr muß jeder zupacken und angreifen. Wer in die Speichen faßt, um mit dem Einsatz aller seiner Kraft den Wagen bergan schieben zu helfen, steht uns höher als der Bürgersteigphilosoph, der eine Theorie entwickelt, wie man das Gefährt weiter bringen könnte ... Das war's doch eben, was im Volke den Geistesdünkel so verhaßt gemacht hat, daß er von großen Zielen klug-

schnackte, ohne den ersten Schritt auf dem Wege zu ihnen zu zeigen und voranzugehen . . ."

Gerade bei den kulturellen Dingen tauchen Bewertungsfragen auf, über die man jederzeit verschiedener Ansicht sein kann. Wer wirklich davon überzeugt ist, daß die heutige Emigration die deutsche Kultur repräsentiert und Deutschland durch deren Auszug in eine Wüste verwandelt worden ist, der soll es ruhig weiterhin glauben. Wenn man das Treiben der Mehrheit der deutschen Emigranten verfolgt, so werden einem aber vielleicht doch Bedenken darüber aufsteigen. Die Hebung der schweizerischen Kultur durch Pfeffer mahlende Überbrettl und ähnliche Volksbeglückungen ist eine Befruchtung unseres Geisteslebens, auf die mancher gut und gerne verzichten wird. Lieber wird man noch das Odium der geistigen Schwerfälligkeit auf sich nehmen, als jene nur zu gewandte Geistigkeit, alle Dinge mit einer ätzenden Beize zu übergießen oder in lyrischem Nihilismus zu schwelgen. Man nenne mir den Emigranten, der heute im Ausland die Stimme erhebt, um den Deutschen jene Wahrheiten zu sagen, die ihnen zu ihrem Nutz und Frommen nicht oft genug gesagt werden können, und die die deutschen Fürsten zur Restaurationszeit aus dem Auslande zum Ergötzen des ganzen deutschen Volkes zu hören bekamen. Statt dessen finden wir nichts als wüste Hetze. Das maßgebende Emigrantenblatt ist das „Tagebuch" Leopold Schwarzschilds, eine der übelsten Zeitschriften, die je in deutscher Sprache erschienen sind. Diese Tatsache allein schon genügt, um die deutsche Emigration zu richten.

Und nun zum Verhältnis zwischen Schweiz und Deutschland, wie es einzig möglich ist. Wie schon angedeutet, wird heute in Deutschland die Forderung erhoben, die Kunst in den Dienst des Staates zu stellen, mit der Begründung, daß der Staat gegenüber dieser nicht nur Pflichten, sondern auch Rechte habe. Wenn wir Schweizer uns unsere großen Männer ansehen, Pestalozzi, Keller, Gotthelf, Haller, Spitteler und andere mehr, so sehen wir, daß sie den natürlichen Zusammenhang mit Staat und Volk in einem Maße besaßen, wie er in Deutschland eben nur sehr selten war, bei uns aber nie verloren gegangen ist. Es ist ein naheliegender Irrtum, anzunehmen, daß die Deut-

schen, wenn sie einmal von den unmittelbaren Kämpfen und Krämpfen der Umsturzzeit befreit sein werden, sich nicht wieder jener Namen erinnern würden, die diesen schweizerischen würdig an die Seite gestellt werden können. Und so sind jene Grenzen, die man heute zwischen uns und Deutschland zu erkennen glaubt oder künstlich aufreißt, ohne Zweifel nur eine vorübergehende Erscheinung. Es kann nicht unsere Aufgabe sein, die deutsche Kultur vor den Deutschen zu retten, sondern die einzig mögliche Haltung ist, jene Kluft, die sich heute zeigt, überbrücken zu helfen. Anstatt Haß säen — das können wir ruhig jenen anderen überlassen, denen es Wasser auf ihre Mühlen leitet — Verständnis zu pflanzen, das scheint mir unsere Aufgabe gegenüber dem heutigen Deutschland zu sein. Die Schwierigkeiten werden ungeheuer sein, trotzdem ist dies die einzig mögliche Haltung. **Helmut Suter.**

DEUTSCHLAND UND WIR.

Mit dem Artikel „Wir und Deutschland" ist das brennende Thema Deutschland im „Zürcher Student" zur Sprache gekommen.

Der Verfasser hat ganz richtig erkannt, daß der Nationalsozialismus nicht nur ein neues politisches Regime bedeutet, sondern daß er tief in das kulturelle Leben eingreift, daß er das Verhältnis vom Einzelnen zur Gesellschaft neu ordnet, daß er eine neue Weltanschauung bedeutet.

Die Frage ist nun die: Wie sollen wir uns zu dieser geschichtlichen Erscheinung verhalten? Die Art, wie Werner Köng sich dazu einstellt, scheint mir prinzipiell unrichtig und leider typisch für viele Schweizer zu sein. Typisch daran scheint mir nämlich, daß gar kein Versuch gemacht wird, die neue Bewegung zu verstehen, sondern daß einfach — aus welcher Machtvollkommenheit heraus, weiß ich nicht — gerichtet und verurteilt wird.

Schon der Titel zeigt die schwache Seite des Artikels: „Wir und Deutschland". Es wäre nicht nur bescheidener gewesen, „Deutschland und wir" zu schreiben, es hätte auch der

wirklichen Sachlage entsprochen. Das deutsche Volk zählt nämlich etwa 65 Millionen Menschen, die deutsche Schweiz etwa 3 Millionen. Und daß diese 3 Millionen eine Elite darstellen, daran scheint auch W. K. zu zweifeln. Wir können also nicht hoffen, durch Qualität zu ersetzen, was uns an Quantität abgeht.

Dennoch setzen wir in naiver Unbekümmertheit um die Realität das „Wir" an die erste Stelle. Wir, das heißt, unsere Ansichten, unsere Lieblingsideen, unsere klugen Einsichten sind wichtig und nicht Deutschland. Das Subjekt ist alles, das Objekt nichts. Dies ist unsere Krankheit. Sie vergiftet nicht nur unser menschliches Verhältnis zum Nächsten, sie verwirrt auch unsern Kopf und gibt uns ein verzerrtes Bild von der Welt.

Wir haben uns eine private Definition von Deutschtum zurechtgedacht, wenn nun die Wirklichkeit damit nicht mehr übereinstimmen will, dann fällt es uns nicht ein, diese Lieblingsdefinition zu revidieren. Nicht wir haben uns geirrt, sondern die Deutschen haben eben ihr wahres Deutschtum verloren. Unsere Auseinandersetzung mit der Wirklichkeit — denn es ist Wirklichkeit, daß das deutsche Volk in seiner großen Mehrheit sich zum Nationalsozialismus bekennt — beschränkt sich nun auf bloße Behauptungen. Ohne irgend welche Begründung wird dem Deutschland von heute alle Kultur abgesprochen.

Deutschland sei heute eine geistige Wüste. Die deutsche Wissenschaft gehöre der Vergangenheit an. Die deutsche Literatur sei uns fremder als die Werke eines Schriftstellers in Latein-Amerika.

Durch solche Behauptungen — und es wird kein Versuch gemacht, sie zu belegen — lernen wir bloß die subjektiven Überzeugungen des Verfassers kennen, über Deutschland selber sagen sie überhaupt nichts.

Es ist sehr leicht einzusehen, wie hinfällig sie sind. Wie kann zum Beispiel ein einzelner Mensch — und wäre er noch so klug — eine so eingehende Kenntnis der gesamten deutschen Wissenschaft von heute haben, daß er es wagen dürfte, ein so apodiktisches Urteil über sie zu fällen.

Es würde zu weit führen, sich mit den von W. K. vertretenen literarischen Ansichten eingehend zu befassen. Ich möchte

bei dieser Gelegenheit diejenigen, die sich ernsthaft mit Deutschland auseinandersetzen, auf ein Buch von Ernst Wiechert aufmerksam machen. „Die Magd des Jürgen Doskocil". Dieses Werk stellt sozusagen den idealen Gehalt der noch verworrenen und getrübten Strebungen des neuen Deutschlands dar. Der Ernst und die Demut, die aus diesem Buch zu uns reden, rühren an unser innerstes Herz. Wir atmen wieder einmal eine reine Luft, die wir allzu lange entbehren mußten. Und wir spüren, wie dieses stille, einfache Buch uns viel näher steht, als die nervöse Gehetztheit, die Hexentänze künstlich erhitzter Leidenschaften moderner Literatur.

Dann wäre noch zu sagen, daß Kultur sich nicht erschöpft in wissenschaftlichen und künstlerischen Werken. Die schöpferischen Kräfte können sich auch auf politischem und sozialem Gebiet betätigen, und wir wissen, daß Zeiten staatlicher Umgestaltung und Not der künstlerischen Produktion nie günstig waren. Wir leben heute in einer solchen Sturmzeit. Und ein Buch wie „die Magd des Jürgen Doskocil" ist in solchen Zeiten als ein Glücksfall zu betrachten und als ein Zeichen für die große Vitalität des deutschen Geistes.

Die staatliche Neuordnung, die sich heute bildet, scheint W. K. als ein Unglück zu betrachten. Ihre Schlagwörter: „Ordnung", „Autorität", „Gehorsam", bekommen ohne weiteres ein negatives Vorzeichen, wahrscheinlich im Namen der Freiheit. Doch wird eine staatlich garantierte Freiheit Illusion bleiben, solange die Menschen dem innern Zwang des Bösen unterworfen sind, solange keine innere Freiheit da ist. Mir scheint, daß gewisse Ideen, die der Entwicklung der innern Freiheit unentbehrlich sind: Ordnung, Zucht, Gehorsam, bis heute zu wenig kräftig betont worden sind, und es scheint mir wertvoll, daß diese Begriffe wieder an Ansehen gewinnen.

Natürlich wird in der heutigen Umbruchzeit, wo Weltanschauungen mit solcher Vehemenz aufeinander prallen, kein lebendiger Mensch der leidenschaftlichen Parteinahme und der Ungerechtigkeiten der Gegenpartei gegenüber entgehen können, mühe er sich noch so sehr um Verstehen. Weder Anhänger noch Gegner der neuen Ordnung werden einseitiges Urteil vermeiden können.

Das führende
Haus der

HERREN-MODE

Ch. Fein-Kaller

Studierende
5 % Rabatt

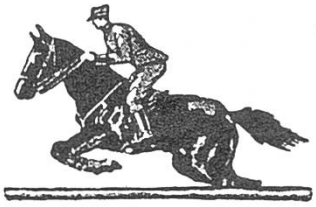
Bahnhofstraße 84
Limmatquai 62
vis-à-vis Rathaus

Studenten reiten nur mit der

A. R. S.

akademischen Reit-Sektion in der Reitanstalt Seefeld.
Leitung:
Kav.-Hauptm. R. Bigler
Universitäts-Reitlehrer
Hufgasse 12

PHOTO-MOSER
b. POLYTECHNIKUM
Universitätstraße 1 · Ecke Tannenstraße
Entwickeln
Copieren, Vergrößern
Diapositive
Sämtliche Photo-Artikel



GEORG MÜLLER, ZÜRICH 6
Stampfenbachstr. 85 — Tel. 47.051
Spezialhaus für
Reit- und Militär-Unterkleider

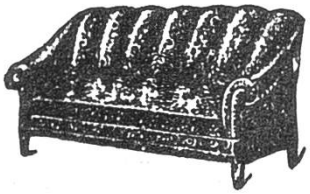
HOTEL WEINGARTEN + HORGEN
TERRASSE · GARAGE
Vorzügliches aus Küche und Keller
Tel. 924.736 **O. Bochsler,** Küchenchef

10 % bei Blumen-Schärer
Fleurop Mitglied, Universitätstraße 25 - Telephon 26.528

Warum kaufe ich ein Bettsofa?

Weil so ein Sofa in einer Minute in ein Bett für ein und zwei Personen verwandelt ist, und damit ein ganzes Zimmer erspart werden kann.

A. BERBERICH, ZÜRICH 8
Dufourstr. 45 (b. Stadttheater)



Die hiesigen Buchhandlungen halten sich den Herren Studierenden der Zürcher Hochschulen zur Deckung ihres Bedarfs an

Büchern

angelegentlichst empfohlen. Gegen Ausweis wird auf dem Einkauf für den eigenen Gebrauch die vereinbarte Vergünstigung gewährt.

Der Buchhändlerverein Zürich.

GEIGENBAU
J. E. ZÜST
THEATERSTR. 16 ZÜRICH

An- und Verkauf
Tausch · Miete · Expertisen

Seit Jahrzehnten bestbekannt als
Atelier für Kunstgeigenbau
Spezialhaus für alle Saiten-Instrumente
Vertrauenshaus für alte Meister-Instrumente

J. E. ZÜST & Cie
Theaterstr. 16 Zuerich

Damen- und Herren-
REIT-HOSEN
von Fr. 25.— an.
Reit-Kostüme
von Fr. 90.— an.
Anfertigung nach Maß.
B. MATHE
Herren- u. Damenschneiderei
Kuttelgasse 1 (Rennweg)

A. Hiltl
Diätrestaurant
Sihlstr. 28

empfiehlt seine erstklassige vegetarische Küche. Eigene Konditorei. Im I. Stock eleganter, heimeliger Teeraum

Aber wir sollten nie vergessen, daß wir ein Volk vor uns haben, das in bitterer Not um seine Existenz kämpft. Viele Auswüchse sind dadurch zu erklären. Wir Schweizer haben von diesem Kampf und diesem Leiden keine Ahnung. Und es steht uns, denen es immer sehr gut gegangen ist und relativ noch jetzt gut geht, deshalb besonders schlecht an, über den notleidenden Bruder den Stab zu brechen.

Es ist nicht meine Meinung, daß wir alles, was von Deutschland kommt, kritiklos gutheißen sollen. Aber wir sollen nicht nur herunterreißen, wir sollten über der Kritik die Ehrfurcht vor dem Ringen eines großen und guten Volkes nicht verlieren, sonst wird sie fruchtlos. **Margrit Wanner.**

ACHTE JEDES MANNES VATERLAND...

(Entgegnung.)

Es ist sonst nicht meine Art, auf polemische Artikel Antworten zu schreiben. Doch wenn man Sätze liest, wie: „Die deutsche Wissenschaft gehört der Vergangenheit an", und „Im Laufe des letzten Jahres setzte sich die Erkenntnis durch, daß es zwischen dem dritten Reich und der deutschen Schweiz keine, auch nicht die geringste geistige Gemeinschaft geben kann," dann muß doch der, der sich noch mit deutscher Wissenschaft und deutschem Geist verbunden fühlt, aufstehen und auch ein Wort sprechen.

Wenn jemand so kühne Worte zu schreiben wagt, so darf er auch erwarten, daß man sich seine Ansichten etwas näher betrachtet. Was denkt denn der Verfasser über Deutschland? „Mit stiller Resignation sieht das Abendland seinem eigenen Untergang zu" — „Wäre ihr Verlust, wäre das dritte Reich nicht bloße Episode im Ablauf des Geschehens" — ich weiß nun wirklich nicht, ob er das deutsche Geschehen als Ende oder als bloße Episode betrachtet.

Da sich dieser Herr also in der grundsätzlichen Wertung selbst noch nicht klar ist, wollen wir doch — soweit erkennbar — die Grundlagen noch etwas näher besehen, die ihn zu seinem Urteil führten. „Trotzdem die Schweiz eine eigene politische

Doktrin entwickelte, die der romanischen und angelsächsischen Welt näher verwandt ist als der deutschen . . .", so einfach wie es hier dargestellt wird, sind die Verhältnisse doch wohl nicht. Unser Staat kann von kundiger Seite mit der nötigen Vorsicht mit der angelsächsischen Welt verglichen werden, niemals aber mit romanischen Ländern. Warum das? Zum größten Teil aus Eigentümlichkeiten, die wir als germanisch bezeichnen. So ist es nicht verwunderlich, daß wir das beste Verstehen unseres Staates aus der Betrachtung des alten deutschen Reiches und der Entwicklung seiner Teile schöpfen. Wie steht es aber in der Staatslehre? Hier sieht der oberflächliche Blick nur die Verbindung mit Frankreich und haftet dauernd auf dem Namen Rousseau. Aber wie steht es denn zum Beispiel mit Karl Ludwig von Haller? Hat der doch auch einer Zeit und diesmal mehr deutschen Landen die Staatslehre bestimmt.

Etwas tieferes Nachdenken über unsere Vergangenheit würde gewissen Leuten wenigstens ihre Argumente aus der Vergangenheit nicht so leicht machen. Ja, aber ist denn das Bild richtig, das er sich von der Gegenwart macht? Ich lese da einen Satz (S. 266) von den Deutschen der Tschechoslowakei. Leider begegnete ich in meinem Leben schon vielen Sudetendeutschen und kann so die Lage unabhängig von den Zeitungen beurteilen. Die Deutschen in der Tschechoslowakei sind keine Deutschschweizer, sie waren nie selbständig, wollen nie selbständig sein und erst recht nicht unter tschechischer Vormundschaft bleiben.

Dann schreibt dieser Herr von trüber Gleichgültigkeit der Schweiz, die sich seit dem Anbruch des dritten Reiches zur Passivität gesteigert habe. Man nehme aber nur die Zeitungen von 1927/28 und solche von heute und vergleiche das politische Leben damals und jetzt!

Als Bild der Welt finde ich da Worte von „konsolidierten Machtverhältnissen", die „den kranken Wahnsinn einer Zeit widerspiegeln", deren Formen „das Abbild einer in ihren Widersprüchen sich überschlagenden, nur mit der Diagnose des Psychologen feststellbaren geistigen Epidemie darstellen". Lassen wir die Psychologie ruhig an ihrem Ort und brauchen wir sie meinetwegen zur Menschenkenntnis, solche Sätze zeigen

gerade, daß sie uns zur Welterkenntnis nicht viel helfen kann, hier müssen wir eben unser ganzes Wissen und Können anwenden.

Nun wird vielleicht jemand sagen, jener habe ja nicht um Politik und Welterkenntnis, sondern nur um die deutsche Kultur gekämpft. Gerade sein Artikel ist aber ein Beweis der Selbstverständlichkeit, daß man kulturelle Dinge nur innerhalb der Welt werten kann. Wie steht es denn bei ihm mit dem Verständnis für die Feinheiten der Kultur? Ich zitiere: „... und die deutsche Literatur einem Schweizer fremder ist als die Werke eines Schriftstellers in Latein-Amerika." Hat der Verfasser vielleicht überlegt, daß der Deutschschweizer den deutschen Schriftsteller in seiner Ursprache, den Latein-Amerikaner aber in einer Übersetzung lesen wird? Daß eine Übersetzung eben doch nur eine Übersetzung ist? Um Dutzendromane kann es sich doch bei seiner Besorgtheit um deutsche Kultur nicht handeln, denen schadet nämlich das Übersetzen nichts.

Ich nehme aber nun einmal die These an, daß in Deutschland „eine Jahrhunderte alte Kultur, die bis ins Mittelalter zurückreicht, im Verschwinden begriffen" ist. Eigentlich möchte ich zwar nicht darauf antworten, sondern lieber sagen: Warten wir — in zehn Jahren reden wir dann wieder darüber. Doch es sei. Was ist aber Kulturniedergang? Das Kennzeichen jedes Kulturzerfalles ist es, wenn das überlieferte Kulturgut größer wird als das kulturschaffende Leben. Wenn noch der Vater und Großvater etwas leistete und wußte, das über dem steht, was ich weiß und leiste. In besonderem Maße kommt es hier auf das Leisten an, denn Kulturgut kann auch als totes unverwertetes Wissen noch weiterleben. Ist ein solcher Niedergang in Deutschland vorhanden? Wir können das nicht entscheiden, da zum Erkennen der Ablauf einer größeren Zeitspanne erforderlich ist. Doch auch hier muß uns das frische nationale Leben des dritten Reiches wie ein Fingerzeig vorkommen, daß von dieser Bewegung kein Kulturniedergang zu erwarten ist.

Wenn also kein Kulturniedergang feststellbar ist und doch nach vieler Meinung Kulturgut zugrunde geht, so dürfen wir nur von Kulturzerstörung reden. Diese kann der Anfang eines Niederganges oder die Vorbedingung eines Neuaufbaues sein.

Die vorläufige Entscheidung, ob diese Zerstörung Umbruch oder Zusammenbruch bedeuten werde, fällt dann darnach aus, ob man hinter dem Niederreißen frisches Leben und gute Kräfte sieht oder nicht.

Sie fragen mich vielleicht jetzt nach einem ähnlichen Ereignis der Geschichte, das ihnen das Verstehen erleichtern soll. Vermögen sie sich nicht an die französische Revolution zu erinnern? Dort wurden der König, die Königin, Gelehrte, Geistliche, Adelige und Revolutionäre hingerichtet, die Religion des „être suprême" verkündet, der Kalender geändert und was solcher kulturzerstörender Akte mehr sind. Vielleicht sagen sie mir nun: Ja, aber dahinter standen große Ideen. Ist es nicht in Deutschland ebenso? Dort waren es Freiheit, Gleichheit und Brüderlichkeit, hier sind es Kameradschaft, Ehre und Arbeit.

Wollen wir noch ein kleines Beispiel zur Kopfklärung überlegen? Nehmen wir den Bildersturm vor der Reformation. Bilder, Messe, mittelalterliche Gelehrsamkeit von Jahrhunderten, alles wurde weggeräumt. Kulturgüter gingen in Masse zugrunde. Verurteilen sie deswegen Humanismus und Reformation? Wie sie sich dazu stellen, ist eine Frage, die von ihrer inneren Lebenskraft abhängt. Bejahen sie das Leben, dann müssen sie alle diese Verluste klein finden im Vergleich zu dem, was nachher an Neuem geschaffen wurde. Wenn sie das nicht können, dann bedauern sie eben, daß der Weiterschritt der Entwicklung mit dieser Zerstörung verbunden war, träumen von einer friedlichen Lösung und müssen sich nicht verwundern, wenn während dieser Zeit die Lebenskräftigeren handeln.

Ist aber in Deutschland wirklich so vieles zugrunde gegangen? Ich kann hier nur das Gebiet richtig beurteilen, in dem ich mit Deutschland zusammenhänge. Hier ist es aber gar nicht so. Ein paar Professoren, die sich politisch oder geistig in der Vorzeit hervorgetan hatten, sind entlassen worden oder dann haben sie in den Vorlesungen manchmal Schwierigkeiten. Jüdische Gelehrte werden vom Staat nicht beachtet, aber im Fachkreise immer noch den Leistungen nach eingeschätzt. Die wirklichen Könner sind unbelästigt geblieben, sogar der, der früher überall für seine jüdische Schülerschar berühmt war. Allerdings ist das Verhältnis in den Staatswissenschaften ganz

anders. Doch das kann man begreifen, ein Führungsstaat darf nur seine eigene Staatslehre lehren.

Daß der deutsche Student und Dozent einen Arbeitsdienst durchmachen muß, bedaure ich nicht. Für ihre Volksverbundenheit ist es von Vorteil und für die Wissenschaft kein Nachteil. Ich glaube sogar, daß dann weniger „geistreiche" Theorien auf die Welt gesetzt werden.

Für das Neuheidentum verweise ich noch einmal auf den Kultus der Vernunft und des „être suprême" der französischen Revolution. Daß diese Bewegung aber solches Ausmaß gewann, dafür ist nicht der Nationalsozialismus, sondern das Freidenkertum und die Lauheit der protestantischen Kirche verantwortlich.

Womit belegt man denn immer den sogenannten Kulturniedergang? Meist mit den Literaten, die auswanderten. Doch wer deutsch war und ist, der blieb in Deutschland und leidet lieber unter Mißverstehen als auszuwandern. Die Juden, die nicht auswanderten, haben meine ganze Achtung. Wenn man schon von Schriftstellern redet, so muß ich doch sagen, daß ein so großes Kulturgut, wie gewisse Leute meinen, die Romane nun einmal nicht sind. Wer liest heute noch die ellenlangen Erzählungen des 18. und 19. Jahrhunderts und der Vorkriegszeit? Wahre Dichtung aber setzt sich immer durch. Trotz dem Exil ist Dante Dante geblieben.

Wie sollen wir Schweizer, die an der deutschen Kultur teilhaben, uns nun zum neuen Deutschland stellen? Diejenigen, die Deutschland verstehen wollen und verstehen können, sollen wie bisher mitarbeiten. Die andern aber dürfen nicht hassen und herunterreißen, denn dann sprächen sie sich ihr Urteil selbst. Wer jemals wirklich deutsche Kultur miterlebt hat, der wird Deutschland achten, selbst wenn er es nicht mehr verstehen sollte.

*

Wenn irgend einmal ein anderes Land angegriffen wird, an dessen Kultur wir Schweizer teilhaben, so hoffe ich, daß auch dann ein Zürcher Student aufsteht und dieses Land verteidigt. Das ist richtige Schweizerart wie es der Titelspruch klar offenbart.

Doch gerade deswegen noch ein offenes Wort. Bisher schien alles einig, daß es der Staatszweck der Schweiz sei, zur Versöhnung Europas zu dienen. Man vergaß darüber sogar oft, daß es doch das erste Ziel des Staates sein muß, für seine Glieder zu sorgen. Soll das nun plötzlich ändern, bloß weil Deutschland nationalsozialistisch wurde und manche unter uns das nicht verstehen zu können glauben?

Sollen wir dieses Ziel aufgeben und aus Angst vor Deutschland uns unter den Schutz seiner Gegner begeben? Nein, niemals! Wir würden alle Ehre damit preisgeben und uns ein Recht auf das Dasein verwirken.

Wer muß denn einzig fürchten, deutschem Einfluß zu unterliegen? Doch nur die Leute, die auch vorher ausländischen Melodien erlegen sind. Die andern sicher nicht. Ich wenigstens habe keine Angst vor Deutschland. Gerade durch meine deutschen Bekannten bin ich vielleicht meines Schweizertums noch bewußter und stolzer geworden. Warum also gegen Deutschland hetzen und nicht jetzt erst recht die Aufgabe an die Hand nehmen, die man sich gesetzt hat? **Bruno Meyer.**

ENGLISH UNIVERSITY LIFE II.

It has been said that where two englishmen are gathered together there will be a club, and that if there be three englishmen, they will manage to support three clubs between them. This statement, whilst probably being a little exaggerated, is essentially true, and nowhere is the society and club habit more marked than in the great universities.

The Oxford university clubs are divided into two main classes; firstly those of the university, whose membership is open to all the members of all the colleges, and secondly the college clubs, whose membership is limited to the members of one particular college. I do not propose here to deal with the sporting clubs of the University and Colleges. Suffice it to say that there is a University Boat Club, Cricket Club, Rugby Football Club, Association Football Club, etc., and that each of these finds its counterpart in each of the colleges. It is

more interesting to consider the clubs of a more miscellaneous nature, and of these the greatest is undoubtedly the Union Society.

The Oxford University Union Society, always known as the „Union", is a debating society formed by the students for the discussion of political and social problems, and is probably the oldest and certainly the most famous of all the societies. The Union has its own building, with tea rooms, restaurants, libraries, reading rooms and great debating hall. The debates are carried out in the same way as in the House of Commons in Parliament, and are held every Thursday night during full term. The subjects discussed are usually of a political nature, but occasionally other matters of national interest come within its sphere. An example of this was the famous resolution of about two years ago, when the Union decided that „This House will not fight for King and Country". This created a furore of interest in the cheaper English press, and whole columns were devoted to the pacifist and decadent attitude of the Oxford students.

The University Dramatic Society, referred to by its initial letters O.U.D.S. (pronounced Owds) has recently celebrated its jubilee year by a performance of „Hamlet" in the New Theatre at Oxford. This society numbers among its ex-members some of the most famous figures of the English stage and screen, and its productions are always accorded a very cordial reception not only in the University but by the London newspapers also. For the female parts in the plays, professional actresses are usually engaged, and occasionally some very eminent person in the theatrical world is invited to produce the play. The writer remembers very vividly a most beautiful production of „Midsummer Night's Dream", presented in the open air two years ago by the great Max Reinhardt.

No account of the Societies of Oxford would be complete without mentioning the Political Societies; the University Conservative Club, Liberal Club, Labour Club and October Club. These differ from the union in that they are definitely partisan clubs, with individual prejudices, whilst the Union is non-partisan. The most amusing, although easily the smallest of these

is the October Club, a gathering of young would-be communists, who discuss and study the political and social aims of Soviet Russia. It numbers among its ex-presidents a young man who proudly went to prison for a week rather than apologise to the police magistrates for creating a disturbance during the singing of „God Save the King" in a provincial cinema. The writer may be excused in this account for mentioning the Oxford University Junior Scientific Club, of which he had the honour to be president in 1934. This club is a union of all the scientific students, chemists, physicists, zoologists, engineers, and medical students. The meetings are held every Friday evening and consist usually of a lecture by some eminent scientist, followed by a general discussion. The club numbers among its ex-members many eminent figures of modern science, including Professor Soddy (of radium fame), Professor Haldane, Professor Sir E. B. Poulton, and Moseley, the discoverer of Atomic Numbers, whose early death in the War was such a great loss to modern science.

Turning to the College Societies, there is a bewildering variety of material to choose from. Some are founded with a serious object for the discussion of matters literary, aesthetical, political or religious, whilst others have a much more frivolous aim. Some are merely social gatherings which prove that eight men together will drink more than eight times as much beer as eight men separately: some exist for the purpose of holding two very elaborate dinners each term, in the hope of reviving the lost interest in good food in England. Others meet weekly to consider the growth of fascism in modern Europe, whilst some earnest young men attempt to revive interest in forgotten footpaths in the local woods. There is no limit to the number and variety of such societies and most of them have quite a serious object and are carried on with dignity and the full approval of the senior members of the college. No doubt they do a great deal of good work in the interchange of thoughts and ideals and the spreading of knowledge.

It would be impossible to conclude an account of these college societies without mentioning the most notorious of them, the now long-extinct „Hell-Fire Club" of Brasenose Col-

lege whose ill-fame still lives in the history of the University. The aims of this club were not made public, but it was popularly supposed to be conected with Satanism and the celebration of the Black Mass. The story is told that the Dean of Brasenose College, returning home from a dinner in Exeter College (Where the Port-Wine is renowned for its potency and quality) passed through a very narrow and dark thoroughfare, at the back of his college, known as Brasenose Lane. He chanced to hear a great noise of laughter and drinking in the rooms of the president of the Hell-Fire Club, and as he stood and listened he was horrified and amazed to see the Devil himself come through the barred window, complete with horns, hoofs and surrounded by blue fire, bearing in his grip the terrified and struggling form of the president, a student of very bad reputation. Terrified, the dean rushed to the college porch and clamoured for admission: there he found a great disturbance as the president of the Hell Fire Club had been struck dead a few minutes previously. How much of this story is true is problematical; but it is a historical fact, recorded in the college books that this student „was seized of apoplexy and died in a few seconds" whilst presiding at a meeting of the Hell-Fire Club in Brasenose College!

J. D. Rose (Jesus College, Oxford, stud. chem. E.T.H.).

LESESAAL.

Am Morgen, kurz nach der Öffnung, ist noch alles leer. Die Bücherreihen ringsum starren lückenlos, und man kann sich aussuchen, was einem paßt. Du lieber Gott, wenn man alles im Kopf hätte, was da an menschlicher Weisheit aufgestapelt ist, vom Konversationslexikon bis zum Zivilgesetzbuch, von der Psychiatrie bis zur Kirchengeschichte, ob man dann wohl manches besser begreifen könnte, ob man dann dem Glück wohl ein Stück näher käme?

Ein früher Gast scheint schon einen hübschen Anfang dazu gemacht zu haben. Der Masse Zettel in Blau und Weiß, den Notizblocks und fliegenden Blättern nach zu schließen, muß es

ein ganz weiser Mann sein, und was die Pünktlichkeit betrifft, ein strebsamer dazu. Und da darf er sich es wohl leisten, eine schillernde Krawatte zu tragen, die jeder wohltuenden Farbenharmonie Hohn spricht, und über die Länge seiner Fingernägel darf man sich kein allzu hartes Urteil erlauben. Schließlich kommt man nicht zur Augenweide in den Lesesaal, sondern um zu arbeiten.

So trägt zum Beispiel eine würdige alte Dame, die meiner Ansicht nach nur dem Lehrerinnenstande angehören kann, eine Bücherreihe an ihren Platz, die allein einer kleinen Studentenbibliothek ein gewisses Ansehen verliehen hätte. Die Dame hat einen großen schwarzen Hut, und das kann ihr niemand verwehren. Sie trägt aber einen ebensolchen Mantel, und dazu muß bemerkt werden, daß Kleidungsstücke in der Garderobe abzugeben und niemals auf Tisch und Stühle zu legen sind.

Sei es nun, daß die Anwesenheit der langsam hereintröpfelnden weitern Bildungsbeflissenen eine Temperatursteigerung verursachte, sei es, daß der Eifer des Studiums das Blut der alten Dame in Wallung brachte, kurz, es begibt sich, daß sie, ohne sich von ihrem Sitz zu erheben, mit leisem Seufzen die äußerste Hülle abstreift, sie ärmelbaumelnd über die Stuhllehne hängen läßt und eine weißgeblümelte schwarze Robe, sowie eine hagere und ehrfurchtgebietende Plattheit zur Schau trägt. Der Gewissenskampf des Aufsichtsbeamten kann von wohlwollenden Zuschauern nur mit innerer Anteilnahme verfolgt werden. Denn zufolge sichtbarer Anschrift sollte es männiglich bekannt sein, daß, wie oben bereits erwähnt, Kleidungsstücke in der Garderobe abzugeben sind, wo sie gegen Entrichtung eines geringen Entgelts in Verwahrung genommen und mit einer lila oder rosa Nummer besteckt werden. Hätte in unserm Fall ein neutrales Individuum gegen die Vorschrift verstoßen, so wären die Schritte des Aufsichtsbeamten keinen Moment in Berechnung gezogen worden. Nun aber bedarf es vor allem mehrerer langer Blicke, die mit Schärfe von unten her über die Brillenränder geschickt werden. Ob nun die würdevollen Tränensäcke der Pädagogin die Ursache sind, oder der gestrenge Zwicker, jedenfalls erweist es sich als notwendig, daß ein zweiter Aufsichtsbeamter zur Konsultation zugezogen wird. Und so stehen

sie nun und flüstern und sehen auf ihrem erhöhten Podium aus, wie zwei beratende Eulenvögel auf einsamem Baumzweig. Und siehe, die Beratung ist zugunsten unserer schwarzen Freundin ausgefallen, und mit Befriedigung konstatieren wir die Macht der äußern Würde. Und ärgern uns, daß die alte Schachtel ihren Zehner nicht zu zahlen braucht.

Wurde vorhin gesagt, daß man nicht zur Augenweide in den Lesesaal komme, daß Wissenschaft Ungepflegtheit entschuldige? Dann war damals jemand noch nicht hier, der jetzt ganz still und fleißig dasitzt. Wenn man dieses zierliche Figürchen und das kleine Gesicht mit dem gescheitelten Schwarzhaar und dem Knoten im Nacken sieht, und dieses geschwungene Mündchen und die runden Augen und die zarte feine Haut, wenn man die schlanken Hände mit den spitzen Fingern und die dünnen nachgezogenen Brauen wahrnimmt, und wenn man endlich bedenkt, daß diese ganze kleine Herrlichkeit aufmerksam in einem dicken Buche liest und winzige Notizen macht, dann wird man mit mir einig gehen und sich genötigt sehen, das Ganze Klothilde zu nennen. Und daß Klothilde, die eifrig Lernende, reizend ist, das steht wohl fest. Ein javanisches Püppchen im gelben Pullover.

Nun ist der Saal schon ganz hübsch voll. Es raschelt, manchmal wispert es, und manchmal kommt ein Schwerhöriger zum Aufsichtsbeamten und verlangt das Urnäscher Tagblatt vom 12. Dezember 1887. Und in regelmäßigen Zeitabständen tönt eine Fanfare durch den Raum, lang, unheimlich und in kunstvollem Decrescendo. Das ist der Mann, den ich den chronischen Schnupfenherrn getauft habe.

Und man muß zugeben: der chronische Schnupfen steht ihm nicht schlecht. Der markante Schnauzbart unter der überhängenden Nase, das wirre graue Haar lassen einen beim jeweiligen, durch die Schneuzfanfare verursachten Aufschauen bedenken, daß einem solchen Mann der kernige Bariton (nasenwärts) wohl zukommt. Mancher besinnt sich dann auf seine eigene Wenigkeit und versucht selbst sein bescheidenes Können in der Fanfarenkunst. Infolgedessen macht sich mit etlichem Rascheln jeweils eine zweite, echoartige Geräuschwelle bemerkbar, von der jedoch der chronische Schnupfen-

herr mit Befriedigung feststellen kann, daß sie bei weitem weder Kraft noch Schwung und Ausdruck seiner Kunst zu erreichen vermag.

Jeder Ton wird in dieser Stille vergrößert und trifft verstärkt auf unsern Sinn, so wie ein Lichtschimmer in Dunkelheit. Die Uhr schlägt mächtig mit metallener Stimme. Nach dem letzten Schlag elf Uhr hält sie einen Moment inne, alle wissen, was jetzt kommt, sie aber scheint Atem zu holen, wie ein Sänger in der Fermatenpause vor dem Auftakt —, dann setzt sie mit schwerem „Bam bam" zu viertelstündigem Geläute ein.

Einer kann sich mit Flüstern heute auch gar nicht genug tun, und beim unwilligen Aufsehen stellt sich heraus, daß es ein gar eleganter junger Mann ist mit tadellosen Bügelfalten und einem ebensolchen Douglas-Fairbanks-Schnäuzchen. Und seine Blicke und sein geschmeidiges Lächeln lassen keinen Zweifel übrig, daß das geflüsterte Gespräch sich um Klothildchen dreht und seine Aufmerksamkeit zu erregen sucht. Schaut aber ruhig in seinen Wälzer und macht zierliche Notizen. Douglas merkt, daß Flüstern nutzlos, lacht deshalb halblaut, begrüßt Freund, schlägt ihm auf die Schulter, — nützt alles nichts. Douglas weiß aber ganz bestimmt, daß er unwiderstehlich, zwinkert also mit den Augen und gibt endlich für einige Zeit Ruhe.

Nicht nur Wissenschaft und Politik lassen ihre Vertreter hier sehen, sondern sogar die Kunst. Oder sieht vielleicht jener gelbhäutige Wohlgenährte mit dem gewellten Haar und dem entrückten Blick nicht aus, als erwarte er hier mit Geduld und Vetrauen den Kuß der Muse? Versunken sitzt er da, weit vom Tisch abgerückt, zurückgelehnt und mit übergeschlagenen Beinen, so als ob dies nicht ein simpel hölzerner Bibliotheksstuhl wäre, sondern ein schwellendes Polster auf den Höhen des Parnaß. Die Rechte spielt gedankenvoll mit dem leicht angenagten Bleistift, ein dickes altertümliches Buch liegt geschlossen da. Der prall gefüllten Ledermappe nach zu schließen, muß der Mann doch schon in zeitweiligen Beziehungen zu obiger Muse gestanden haben, aber heute scheint es, als diene der Bleistift lediglich dazu, Hand und Finger als etwas unwichtig

Körperliches vom Flug der Gedanken zu trennen. Die halbgeschlossenen Augen verraten, daß dieser Flug höchst wahrscheinlich durch ein lichtes Land führt, oder daß der Dichter schläfrig ist. Aber nein, eben erhebt er sich, schreitet langsam durch die Reihen, betrachtet abwesend die hohen Regale, und liefert dabei Material für unser Tonarchiv. Denn, so peinlich es für uns beide ist, seine Schuhe knarren unausstehlich. Boshafte Münder behaupten, das deute auf unbezahlte Rechnungen.

Uns deutet es an, daß der Dichter langsam wandelnd sich auf der Suche nach Intuition befindet. Nachdem wir uns an das ächzende Weinen der Fußbekleidungen gewöhnt haben, setzt es plötzlich aus. Die Annahme, daß die Eingebung eben angelangt und der Parnaß-Sessel wieder eingenommen sei, ist verfehlt, nach kurzer Pause knarrt es weiter.

Wir ergeben uns in unser Los und hoffen auf baldiges Eintreffen der Intuition.

Der flüsternde Douglas hat heut einen strengen Tag. Eben kramt er mit angestrengter Wichtigkeit in einem Schmöker, der — o glücklicher Zufall! — gerade gegenüber Klothilde seinen Platz hat. Mit Besorgnis und Mitleid sehen wir, wie Schön-Douglas sich mit größtem Eifer vor ihren Augen abzappelt, leise Unterredungen mit allerlei Freunden abhält, halblaut lacht (prima Gebiß), gestikuliert, mit der Hand über das Gelock streicht (das leider hinten schon etwas gelichtet ist), geräuschvoll umblättert, kurz, sich alle erdenkliche Mühe gibt. Erfolglos. Und nun wechselt er seinen Platz und setzt sich mit plötzlichem Entschluß und bemerkenswerter Frechheit gerade Klothildchen gegenüber. Wird dann still und mimt intellektuellen Arbeiter.

Manchmal schlägt die Flügeltüre, und man hört die Namen der zum Bücherempfang Aufgerufenen. Oder es finden kleine Diskussionen am Schalter statt. Im Zimmer der Beamten steht heute ein leuchtend rot-violetter Azaleenstock, den man durch die Glastür bewundern kann. Da feiert der Brillenmann wahrscheinlich seinen Geburtstag heute.

Ist es nicht seltsam, daß er, der nun einen so strengen

schwarzen Schnurrbart hat, einmal strampelnd in den Windeln lag?

Nein, wissenschaftlich gedacht, ist das durchaus nicht seltsam.

Es ist schon halb zwölf Uhr, und wir haben noch lange nicht alle Stammgäste richtig betrachtet. Zum Beispiel die beiden Schwestern, die einander so ähnlich und doch so durchaus unähnlich sind. Groß und stark beide, wie Feuerbachgestalten, mit dunkeln Brauen. Die eine mit hartem Kinn, strähnigem Haar und breiten Lippen wie Mussolini bei der Paradenabnahme. Die andere mit Kruselhaar und einem Ribel (in andern Gegenden Huppi oder auch Dutt genannt). Sie studieren auch verschieden: Mussolini stöbert am Medizinerregal, Ribel bei den Sprachgelehrten.

Oder den alten weißbärtigen Herrn, der mit sorgfältigem, liebevollem Blick Tafelwerke und Reproduktionen betrachtet.

Oder den Mann, der unrasiert und ohne Kragen kommt, wie direkt von der Maschine (und wahrscheinlich ist so etwas ähnliches auch wirklich der Fall), und aufmerksam mit dem Finger den Zeilen folgt. Vielleicht ein zukünftiger politischer Führer, der sich hier das Rüstzeug der Bildung sammelt? (Es soll Leute geben, die das sogar auch heute noch für notwendig halten.)

Gegen zwölf wird es langsam leer. Bücher klappen, Stühle werden gerückt, die Flügeltüre windet, die Regale füllen sich wieder nach und nach. Der Brillenmann auf dem Podium läßt eine Glocke ertönen, und nun erheben sich auch die letzten Gäste mit vollem Kopf und steifen Beinen.

Die Sonne blendet.

Der Magen knurrt.

Auf der Steintreppe vor dem Portal steht Schön-Douglas.

Auf was wartet er wohl noch?

Auf der Straße gehen viele Menschen, Mittagshungrige, aus der Stadt, aus den Geschäften. In den Bäumen piepsen die Sperlinge. Auf einem Bauplatz spielen Buben und kreischen.

Aus der Tür tritt Klothilde mit einem großen Hut und einem Mäppchen. Douglas mit dem unwiderstehlichen Lächeln tritt hervor. Was hat er sich wohl Schönes ausgedacht, ihr zu-

zuflüstern? Ihre schwarzen Augen sehen ihn an und sehen zugleich durch ihn hindurch ins Weite. Ihr kleiner Mund lächelt. Ohne ihren Schritt zu ändern und immer mit dem gleichen Blick und dem gleichen Lächeln geht sie langsam, wortlos, an ihm vorbei die Treppe hinunter.

Er sieht aus wie eine weggehängte Maske.

Wenn das Leben ein Trickfilm wäre, müßten jetzt die würdigen Steinfiguren auf dem Vorbau des Portals lebendig werden, sich die Bäuche halten und laut und trompetend lachen, wie Micky Mäuse.

Ua, ua, ua!

Das Leben ist kein Trickfilm, die Figuren bleiben steinern. Klothildchens Absätze klappern leise auf dem Pflaster.

Richard Philipp, med.

BÜCHERBESPRECHUNGEN.

Drei neue „Schweizer Spiegel"-Bücher.

Der „Schweizer Spiegel"-Verlag Guggenbühl und Huber setzt die bunte Folge seiner Neuerscheinungen fort, deren Verfasser meist Schweizer sind, die sich mit ihren Erstlingswerken vorstellen. Sie sind ausschließlich und mit vollen Händen aus eigenem Leben geschöpft, sind wahr, Zeugen unserer Tage, und verdienen Beachtung.

Wolfgang Langhoff, „Die Moorsoldaten", Verlag Guggenbühl & Huber, „Schweizer Spiegel", 328 Seiten, geb. Fr. 7.80, brosch. Fr. 6.50.

Langhoff, die bekannte Kraft am Zürcher Schauspielhaus, schildert seine Erlebnisse als politischer Gefangener des Dritten Reiches; 13 Monate Konzentrationslager.

Der Verlag nennt das Werk einen „unpolitischen Tatsachenbericht"; in einem faksimilierten Vorwort schwört der Verfasser, die Wahrheit zu sagen. Ich zweifle — so schwer es einem bei der Lektüre des Buches auch werden mag — an beidem nicht. Schwer nur wollen wir glauben, daß im Deutschland des großen Friedrich der Geist Ivans des Schrecklichen rast. Man frägt sich immer wieder, wie es mit der SS — denn diese ist für die geschilderten Zustände mindestens äußerlich in erster Linie verantwortlich — soweit kommen konnte; der Krieg, die jahrelange, von links und rechts mit gleicher Maßlosigkeit betriebene Verhetzung, die Hochspannung der Revolution, all dies vermag die monatelange, zu oft nur durch Sadismus zu erklärende Quälerei politischer „Schutz"häftlinge nicht verständlich zu machen. Dabei stellt, wie immer wieder betont worden ist, die SS eine besonders geschulte, disziplinierte und zuverlässige

Elitetruppe des Nationalsozialismus dar. Manchem Leser der Langhoff'schen Schilderungen wird neu sein, daß sich die Methoden der SS ein Jahr nach dem so oft deklarierten „Ende der Revolution" in nichts gemildert hatten (vergl. das Kapitel „Die B.V.'s"!), so fällt denn auch die deutsche offizielle Version von den „nicht zu umgehenden Auswüchsen der Revolution", von den „Einzelfällen", die streng geahndet würden, dahin.

Daß Langhoff in diesem Strom von Unmenschlichkeiten die spärlichen Lichtblicke nicht übersieht und gelegentlich selbst bemerkt, daß es verfehlt wäre, den Nationalsozialismus als Ganzes vom Gesichtspunkt eines Schutzhäftlings aus zu beurteilen, macht die Größe dieses Buches aus. — Absatz und Qualität eines Buches entsprechen einander bekanntlich nicht immer, die innere Wahrhaftigkeit und seelische Stärke der Langhoffschen Schilderung aber rechtfertigt die weite Verbreitung vollauf, die der Band in wenigen Wochen bereits gefunden hat. **ng**

Heinrich Bucher, „Sechs Jahre war ich auf der Teufelsinsel". Verlag Guggenbühl und Huber, „Schweizer Spiegel", brosch. Fr. 2.80.

Der Verfasser hat es 1917 als 22jähriger Schweizer, nicht nur durch fremdes Verschulden in eine politisch mehr als zweideutige Situation geraten, an der primitivsten Vorsicht fehlen lassen, wurde in Frankreich verhaftet, des Einverständnisses mit dem Feinde angeklagt und zu lebenslänglicher Verbannung auf die Teufelsinsel verurteilt. Er schildert uns seine Erlebnisse schlicht und einfach, ohne Pathos und ohne Übertreibung; darin liegt der Wert der Erzählung. Und noch etwas danken wir dem Verfasser: Er räumt mit all den Schauermären von der Teufelsinsel gründlich auf. Wer wußte zuvor, daß den auf die Teufelsinsel politisch Verbannten im wesentlichen nichts fehlt als die Freiheit, daß sie — in idealem Klima — den ganzen Tag tun und lassen können was ihnen beliebt, jeder sein eigenes Häuschen hat, Hühner und Katzen hält, Post erhält, gut verpflegt wird?

Es drängen sich — bei allen Vorbehalten — Vergleiche auf mit Langhoffs „Moorsoldaten". Handelt es sich doch hier wie dort um politisch Inhaftierte. Ein solcher Vergleich ist aufschlußreich und eindeutig. Rechtsprechung und Strafvollzug wird zu allen Zeiten ein Maß für die Kultur eines Volkes sein. **ng**

Eugen Schilling, „Als Sanitäter an der Front", „Schweizer Spiegel"-Verlag Guggenbühl und Huber, brosch. Fr. 4.20.

Ein Auslandschweizer macht als freiwilliger Sanitäter den ganzen Krieg in den deutschen Fronten mit. So viele Bücher berichten schon, wie der Krieg „wirklich" war. Die eigenen Tagebuchaufzeichnungen entnommene Schilderung Schillings zeigt ihn wohl von der „wirklichsten" Seite. Aber — und das ist wohl das Neue daran — ohne Tendenz, ohne flammende Anklagen an das Schicksal. Auch manch freundliches Kriegserlebnis hellt die Erzählung auf, ohne aller-

dings den niederschmetternden Eindruck der brutal-alltäglich werdenden Schlächterei zu vermindern. Der Verfasser gibt im Vorwort der Meinung Ausdruck, daß sein Buch in einer Zeit wieder aktuell sein dürfte, die vom morgigen Krieg als von einer Selbstverständlichkeit spricht. In der Tat: Das Kriegserlebnis ist verblaßt, die Friedensbestrebungen gelähmt. Man glaubt sich geistig mit dem nächsten Krieg bereits abgefunden zu haben — um dann vielleicht abermals entsetzt — aber zu spät — feststellen zu müssen, „so ist also der Krieg". Schillings Buch ist geeignet, aufzurütteln, zur Besinnung zu mahnen, nicht zu erlahmen, den Dämon Krieg gebannt zu halten. Ob's uns gelingt? **ng**

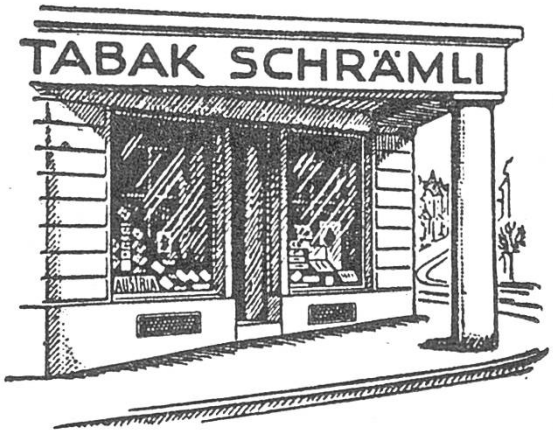
Nachdruck von Artikeln nur mit Zustimmung der Redaktion gestattet.

Das nächste Heft erscheint am 20. Mai. Redaktionsschluß 4. Mai.

Zuschriften sind an die Redaktion des Zürcher Student: Max Eisenring, Scheuchzerstraße 65, Zürich 6, zu richten.

Kommilitonen!

kauft bei unsern Inserenten!



Alles für den Raucher!

bei der E. T. H.

Vertrauenshaus der Zürcher Studenten

Photo-Meyer

ZÜRICH, Bahnhofstraße 106

Feinste **Portraits** jeden Genres

Instrumentarien und Materialien für

Studierende der Zahnheilkunde

Instrumentenkasten Modell Prof. Dr. M. Spreng für die Kurse der Zahnärztlichen Klinik und Klin. Operationslehre, empfohlen von den Zahnärztlichen Universitäts-Instituten Zürich, Bern, Basel.

Vollständige Instrumentarien für Kronen- und Brückenkurs, Goldarbeiten, Technik, Orthodontie.

A. KOELLIKER & Co. A. G. ZÜRICH.

BASEL BERN LAUSANNE ST. GALLEN

GUBLER & Co., ZÜRICH
Storchengasse 9

Spezialfabrik
für Studentenmützen
Sämtliche Studentenartikel

Urania
Ur.-Piccola
Oliver

Schreibmaschinen

erste Marken von Fr. 250.— an.
Miete pro Monat von Fr. 10.— an.

FRIDOLIN HEFTI & CO.
Weinbergstraße 24 Telephon 23.773

WÜNSCHEN **SIE** EINE
SPRACHE oder ein HANDELS-
fach zu erlernen?
DANN:
besuchen Sie uns.
Privatunterricht und Kurse
jederzeit. Deutschkurse
für Fremdsprachige.
Studenten geniessen 10% Ermäßigung.

BENEDICT SCHOOL

Bahnhofstr. 74
Eingang:
Verbreitetste Sprach-
der

Tel. 59.127
Uraniastr. 4
und Handelsschule
Schweiz

HOTEL WILDENMANN, MÄNNEDORF

erlaubt sich, seine vorzügliche Küche und prima Keller, sowie seine ausgedehnten Räumlichkeiten, Terrasse und Garten in empfehlende Erinnerung zu bringen.

R. HAUSAMMANN, Besitzer.

STUDIERENDE

beziehen ihre Kolleghefte,
Ringbücher, Füllfederhalter,
Schreib- u. Zeichenutensilien
am vorteilhaftesten bei

W. MÜNCH
Seilergraben 37
Ecke Mühlegasse

Hoher Rabatt

CONFISERIE - PATISSERIE
MAX HESS
Universitätsstr. 87 · Telephon 20.358
Weinbergstr. 1 · Telephon 44.089
ZÜRICH

Spezialitäten:
Oberstraßtorten - Chrattentürmler
Butter-Konfekt und ff. Pralinés
Hauslieferung

Rigiplatz Telephon 61.685

Rigihof Zürich

Restaurant
Mahlzeiten im Abonnement zu Fr.1.65.
Rigistübli
für Sitzungen, Anlässe aller Art.
Bierstübli
beliebt für Stammtische. E. H. Blumer

An die Zentralbibliothek, Predigerplatz, Zürich

A. Z. Herrn / Fräulein stud.

Einen REGEN-Mantel

kann man fast das ganze Jahr über gebrauchen. Deshalb lohnt es sich wohl, ihn in einem Geschäft zu kaufen, das über die nötige Auswahl verfügt. Wir haben ständig gegen 1000 Regenmäntel am Lager

Slipon

Der federleichte englische Rodex-Slipon und auch der elegante Gabardine-Mantel sind unentbehrlich für Reise und Sport. Schöne, lange Form, garantiert imprägniert, in modernen grauen und Beige-Tönen.

Fr. 38.— 48.— 58.— 68.— bis 120.—

Globus

Herren- und Knaben-Bekleidung

LÖWENPLATZ, ZÜRICH